

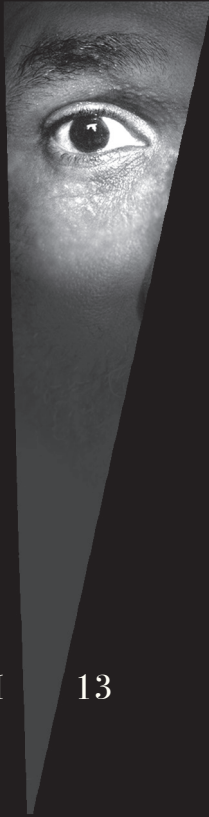
PATRICK CHAMOISEAU
HYPÉRION VICTIMAIRE
MARTINQUAIS ÉPOUVANTABLE



VENDREDI 13

alb

Extrait de la publication



VENDREDI

13

Dans la même collection

Pierre Bordage, *L'arcane sans nom*

Jean-Bernard Pouy, *Samedi 14*

Michel Quint, *Close-up*

Brigitte Aubert, *Freaky Fridays*

Olivier Maulin, *Le dernier contrat*

Pierre Pelot, *Givre noir*

Pia Petersen, *Le chien de Don Quichotte*

Jean-Marie Laclavetine, *Paris mutuels*

Scott Phillips, *Nocturne le vendredi*

Alain Mabanckou, *Tais-toi et meurs*

Pierre Hanot, *Tout du tatou*

À paraître

Mercedes Deambrosis, *Le dernier des treize*

Une collection dirigée par **Patrick Raynal**



alb
éditions la branche

Extrait de la publication

PATRICK CHAMOISEAU
HYPÉRION VICTIMAIRE
Martiniquais épouvantable

ROMAN

alb

Hélas, l'enfer est vide ! Tous les diables sont ici.

Aimé Césaire, Une tempête.

ACTE I

Un tueur en ville

*Inspectère, je suis un ami de la mort,
ce qui ne veut pas dire que je n'aime pas la vie.
En fait, c'est par la mort que la vie trouve la vie... en fait.*

(Extrait de l'enregistrement du tueur)

UN MONSTRE AU PISTOLET D'ARGENT – *« C'est pas que je
veuille te choquer, inspectère, mais le problème c'est que je
n'aime pas la jeunesse. Je dis jeunesse mais peut-être que
j'abuse, et qu'il faudrait la précision. En fait, je n'aime
pas la jeunesse de maintenant... »*

Le supplicé fixait la gueule de l'énorme pistolet que le tueur lui pointait à hauteur de l'œil gauche : il avait beau se répéter à lui-même (tel un mantra capable de conjurer le pire) « Je suis le commandant de police Éloi Éphraïm Évariste Pilon », et le déclarer sur le même ton au tueur, et plusieurs fois de suite, et en lui demandant « Qui êtes-vous ? Qui êtes-vous ?... », cela ne réduisait en rien l'immense gueule du canon où toute son existence était sûre de sombrer. Le pistolet était une saleté argentée : il transfigurait les reflets de la lune en de sombres prédictions que le mental du commandant voyait grossir autour de lui. Avec un déploiement de force qui lui montait du ventre, lui nouait chaque épaule, consolidait son immobilité

d'archange, le tueur tenait la lourde arme à bout de bras ; son index, crispé sur la gâchette, l'avait enclenchée de quelques millimètres, et la maintenait ainsi, au bord de l'explosion, avec une précision sadique et une détermination de même genre et modèle. Le commandant savait qu'entre lui et la mort – l'explosion de l'œil gauche, la liquéfaction immédiate du cerveau, l'arrachement de tout l'arrière du crâne – ne demeurait plus qu'un infime tressaillement. Dans une pensée involontaire, disons une pointe de confusion mentale, il se demanda quelle place, ou quel espace, l'impact laisserait à la douleur ? Aurait-elle le temps d'être ressentie avant que le cerveau n'explode, ou alors serait-elle capable de lui griller le système nerveux dans une sensation à tout jamais inexprimable ? Il se demanda encore s'il aurait le temps de voir surgir la balle se ruant vers sa pupille, tellement tout paraissait figé dans une mosaïque d'ombres et de lumières sans âme. Dans l'alentour informe, il captait la moindre pointe des criaileries de grenouilles, des stridences de criquets, et le clapotis d'une pluie imperceptible qui ornait de friture la voix trop douce du tueur.

Le commandant n'eut pas de suite conscience que le monstre lui parlait : l'évidence était l'effrayant pistolet, d'autant plus redoutable qu'on le sentait graissé, lustré et mignonné d'une sorte monomaniacale. L'immobilité majestueuse du canon indiquait que rien dans les muscles de l'énorme bras du tueur n'échappait à une totale concentration. Le monstre paraissait impavide, ni impatient de

tuer, ni excité à cette idée, ni même seulement troublé de mettre en joue un officier de police : l'arme semblait brandie par un démon de pierre, elle rayonnait d'une énergie de pierre, et paraissait fusionnée à l'index qui se maintenait aux limites du désastre. Malgré tout, la voix douce ondulait dans la nuit. Elle semblait provenir de nulle part, bien distincte des sonorités sourdes, en tout cas impossibles à nommer, que le commandant percevait tout-partout dans un reste d'entendement. Cette voix lui paraissait être un souffle de miel dans un clapotis d'eau de source et de feuilles mouillées ; ou alors un soupir mélodique, aux extensions improvisées mais qui, à la manière d'une mélodie de Bach, n'arrêtait pas d'entremêler des lignes de fuites diffuses. Le commandant fut happé par l'idée que, dans une ironie malencontreuse du sort, il était en train de vivre ce qu'il avait ardemment désiré au fil de sa longue et monotone carrière : la rencontre avec un tueur considérable, une bête de sang demeurée inconnue des forces de police. Et c'était là, durant la merde de ce vendredi 13, ultime nuit de garde de sa longue carrière, qu'il découvrait son existence, et qu'il se retrouvait soumis au bon plaisir de ce que la Martinique avait sans doute produit de plus épouvantable...

LE TRANCHANT DE L'AUTORITÉ¹ – C'est pas que je veuille te choquer, inspectère, mais le problème c'est que je n'aime pas la jeunesse. Je dis *jeunesse* mais peut-être que

1. Extrait de l'enregistrement du tueur – Dossier 13 – Cote AB 19 – Page 4 – Annexe 412.

j'abuse, et qu'il faudrait la précision. En fait, je n'aime pas la jeunesse de maintenant. Car ce serait permettre à l'eau d'engloutir la farine que de dire qu'on n'aime pas la jeunesse, alors qu'à un moment de l'existence on a été jeune soi-même, et de belle jeunesse, une jeunesse d'antan dans un pays d'antan qui, hélas, a vraiment disparu. Mais cette jeunesse et ce pays, je les porte au plein dedans de moi, avec toute la précaution qu'il faut pour ne jamais les oublier, et pour en faire sinon un fil à plomb mais, comme dit le créole, une larel, à comme dire : la référence à une équerre de vie et de posture bien droite. *Ad augusta per angusta... !* Hmm...

La jeunesse de mon temps était une vraie jeunesse ! Ce qui ne veut pas dire que la vie était de même douceur qu'un toloman sucré, non, vaut mieux pas penser ça ; la misère était devant-derrrière, on n'en soutirait qu'un bi de fruit à pain avec une cuiller d'huile et une maille de morue, et la viande, s'il y en avait tous les jours chez les békés et les mulâtres, y en avait très peu et très rare parmi nous, la négraille des champs de cannes ; mais tout de même quand même, nous tenions une bonne position dans l'obéissance à notre manman, et pas seulement à elle, mais aussi aux cousines, aux tontons, mais aussi aux voisins, à toutes les « Grandes personnes » que le pays pouvait compter sous la divinité. C'était pas seulement notre manman qui nous éduquait, mais la commune entière, d'autant que j'ai accumulé mes âges dans la commune de Macouba. Tu vois c'est loin d'ici, un endroit calme, tu m'entends,

un endroit où la vie nouvelle avait du mal à arriver, et qui nous à laissé le temps de grandir selon la tradition. Quant à ma manman, elle ne connaissait pas ces histoires de jeunesse, ou de ceci-cela, elle ne connaissait que l'autorité, le respect, le travail, la marche droite, le pas-de-vagabondagerie, et elle vous expliquait cela à coups de lianes-tamarins si comme tel on avait du mal à vraiment la comprendre ! *Dura lex, sed lex!* Qui donc, moi qui te parle, inspectère, je le fais avec respect car j'ai connu *le tranchant de l'autorité*, et quand on a connu le tranchant de l'autorité, on connaît le respect : on respecte les gens, on respecte la police, on respecte Dieu et les bêtes-à-bon-dieu, les cimetières et les églises, on respecte les voitures, on respecte les vieilles dames, on respecte l'école et les stades de football, on respecte les femmes, et on respecte la question de l'amour ; et dès lors, le respect n'est pas une manière à images mais une « marche-ou-crève » qui s'est inscrite dans ta peau, dans tes os, dans ton sang ! Ce qui fait donc et donc par conséquent, que ma jeunesse a été une vraie qualité de jeunesse comme celle de tous les bougres de ma commune, et même de ma génération. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'existait pas de bêtiseurs, la bêtise fait partie de la vie, mais la bêtise dont je parle, celle de ce temps-là, n'avait rien à voir avec la bêtise de maintenant ! Aucune sorte de béni-commerce entre les deux ! Le bêtiseur de mon époque était pour ainsi dire enfilé sur le fil du respect, son dérespect longeait toujours *une larel* du respect le plus fondamental, et donc ce n'était pas au respect qu'il portait quelque atteinte mais

seulement à lui-même, car le respect était posé autour, derrière et devant lui comme les grillages d'une nasse, si bien que le désrespecteur se consumait avant tout sur lui-même sans rien ébranler de l'ordre de la vie et de l'aplomb du monde. Mais aujourd'hui, inspectère, où est passé le respect ? Et où est la jeunesse ? Et où est le tranchant de l'autorité ? Et donc où sont les « *Grandes personnes* », où qu'elles sont et sont-elles, ho pectère ?... [...].

Et justement, parlons des « *Grandes personnes* ». Ma man-man, par exemple. Oui, elle ! C'était vraiment la grande personne des « *Grandes personnes* ». Elle travaillait au tabac, elle plantait le tabac, puis elle a planté de la canne sur la bitasyon des békés De Médeuil, et puis elle a laissé tout cela because son corps qui ne répondait pas, qui ne répondait plus à cette haute-taille que nous chante la misère. Elle a continué à travailler dans les sucres d'orge et les doucelettes qu'elle faisait cuire la nuit tandis que nous dormions, et qu'elle s'en allait vendre durant toute la journée, toute la sainte journée, pectère, à traînailler sa vie dans les chaînes de la rue. Mais elle était comme cela. Droite. Réglo. Au fil à plomb. Le respect, l'honneur et le tranchant de l'autorité. C'est ce genre de personne que le créole appelle une « *Grande personne* », on crache sur le créole mais le créole sait dire les choses ! Et que donc, quand je vois la qualité-modèle qu'était ma mère, je comprends ce que « *Grande personne* » veut dire, et je comprends aussi que les enfants de son temps n'étaient pas des chiens-fer sans bretelles, mais des personnes aussi,

des *petites personnes* comme on dit en créole. Qui donc, ma mère nous a donné sa vie, elle nous a tout donné. Et je dois te dire qu'elle ne nous a jamais laissé supposer qu'elle faisait un quelconque sacrifice de sa vie ou de quicquid d'autre pour nous. Elle ne gémissait pièce ni ne nous reprochait quelque atteinte à sa pauvre existence. Pourtant, nous étions huit, huit à lui aspirer la moelle, huit brailles à maintenir sous le tranchant de l'autorité. Qui fait qu'elle y passa sa jeunesse, ses sommeils, ses envies et pour tout dire sa vieillesse et sa vie. On sentait simplement qu'elle avait sa propre existence à faire bouger à la baguette, et que dans cette existence il y avait nous, ses enfants, ses huit crasses de boyaux, j'en étais le dernier, et que tout cela devait, à beau dire à beau faire, suivre la bonne larel. [...] Qui donc, le tranchant de l'autorité n'était pas un exercice sur un tel ou sur un tel, *l'autorité était totale*, elle était dans l'air et dans le soleil, bandée sur tous les aspects de sa vie et sur la nôtre aussi...

Voilà inspectère, ce qui me vient à l'esprit quand je pense à la question de la jeunesse, voilà ce que je sais de la jeunesse, et comment j'ai grandi en commettant bien sûr toutes les bêtises que faisaient ou pouvaient faire en ce temps-là les marmailles ou les jeunes, mais à chaque fois il fallait en payer pile-cash les conséquences, et de telle manière que chaque bêtise devenait l'occasion d'une leçon de maintien et de respect que ma manman, cette malheureuse, s'arrangeait sans mollir pour nous administrer... *Unum castigabis, centum emendabis!*... [...]

QUI ÊTES-VOUS ? – Le commandant de police, agenouillé en face du monstre, bras repliés, doigts entrecroisés sur la fièvre de sa nuque, continuait de fixer la gueule de l'énorme pistolet. Il aurait aimé pourvoir l'identifier, en sorte peut-être d'estimer les dégâts dont il était capable, et par là même soupeser son espérance de vie, mais cela demeurait impossible. L'arme luisait étrangement, comme recouverte des écailles d'un serpent au sortir d'une mue ; elle semblait tout en argent massif, ou chromée, ou couverte de nickel ; elle n'avait rien de clinquant, juste luisante de cette fatalité qui remontait de sa nature. Dans son crâne de commandant, sa propre voix hurlait et son nom et son grade comme pour se retrouver un semblant d'assurance et se reconstituer la matière de ses os ; mais elle hurlait aussi « Qui êtes-vous ? ! Mais qui êtes-vous ! ?... » sans trop savoir si cette dérisoire question était véritablement proférée, ou si elle se contentait de tourner dans son cerveau, ou même si, émergeant et se diffusant dans l'air trop immobile, le tueur était en mesure de la comprendre un peu. Le monstre continuait de lui parler de sa voix douce, et le commandant croyait y percevoir une réelle indignation, de la tristesse, mais surtout les accents d'une funeste sincérité. Cette dernière épouvanta le commandant. Elle était de celles que l'on actionne aux ultimes confessions, de celles qui suivent ou qui précèdent les extrêmes-onctions. Le commandant se dit que le tueur lui parlait du plus profond de son cœur pour la seule raison qu'il avait décidé de l'exécuter, ce qui ne lui laissait aucune chance de vivre. Il hurla encore

son grade et son *Qui êtes-vous ?!* pathétique, tout en percevant combien la voix du tueur tissait et retissait une camisole glaciale qui se resserrait impérieusement sur lui. Il s'entendit proférer encore son titre et sa fonction, rappeler qu'il n'était jamais bon de menacer un officier de police, qu'aucun tribunal n'admettrait cela, et qu'à en prendre le risque on devenait passible de la prison à vie, tout en percevant combien ses menaces se perdaient dans la fatalité de la trop douce voix. Il s'entendit aussi protester de son grade – « Pas inspecteur : commandant ! Vous menacez un commandant de police ! » –, mais cela ne semblait pas atteindre l'entendement du monstre, ni troubler en quoi que ce soit l'innocence dramatique de son timbre...

DÉCLARATION² – *Qui êtes-vous ?!*... C'est la question que tu me poses, inspectère : *Qui êtes-vous ?!*... Hmm. Je ne sais pas pourquoi mais cette question me fait toujours penser à la mort, à croire que la mort a fini par se coller au plus fixe de mes os. Au fil des années, j'ai dû donner bien des réponses à cette question – disant que j'étais la mort elle-même, l'Archange de la destruction (appellation un peu exagérée qui me renvoyait à mes mauvaises lectures) –, mais je préfère toujours dresser un bref bilan de mes activités, bilan bien entendu pas du tout exhaustif mais qui permet à ma victime (ou plutôt : mon client du moment) de se faire une idée de l'être irrémédiable qui

2. Extrait de l'enregistrement du tueur – Dossier 13 – Cote AB 22 – Page 18 – Annexe 415.

© ELB/Éditions La Branche, 2013

21, rue Beaurepaire

75010 Paris

www.editionslabranche.com

Diffusion/Distribution : CDE/Sodis

© Graphisme de couverture : Gérard Lo Monaco

© Photographie de couverture : Jean-Luc Bertini

Dépôt légal février 2013

ISBN 978-2-35306-075-7

Achevé d'imprimer sur les presses de Bialec, France, février 2013.

HYPÉRION VICTIMAIRE MARTINQUAIS ÉPOUVANTABLE

« Le commandant fut happé par l'idée que, dans une ironie malencontreuse du sort, il était en train de vivre ce qu'il avait ardemment désiré au fil de sa longue et monotone carrière : la rencontre avec un tueur considérable, une bête de sang demeurée inconnue des forces de police. Et c'était là, durant la merde de ce vendredi 13, ultime nuit de garde de sa longue carrière, qu'il découvrait son existence, et qu'il se retrouvait soumis au bon plaisir de ce que la Martinique avait sans doute produit de plus épouvantable... »

Tenu captif, le commandant de police écoute le récit hypnotique du tueur. Car tant que la confession dure, la mort est tenue à distance.

Patrick Chamoiseau est né à Fort-de-France en 1953. Auteur de romans, de contes, d'essais, théoricien de la créolité, il a également écrit pour le théâtre et le cinéma. Le prix Goncourt lui a été décerné en 1992 pour son roman *Texaco*.